

## *Hommages à Claude Spielmann*

*Le vendredi 16 février 2024*

-:-:-

*Pierre Boismenu*

Claude, mon cher Claude, je suis censé parler *de* toi ici, en ta terrible absence. Mais c'est impossible de dire « il » *avec* toi, car c'est *à toi* qu'on parle, toi toujours prêt au dialogue, au vrai, celui, comme tu l'as écrit, qui se supporte d'un « *c'est peut-être possible* » ... possible de s'entendre parler, sans rivalité ni trivialité, et de s'élever ainsi l'un l'autre jusqu'à l'autre que soi.

Comment rendre de façon moins maladroite, avec des mots pas trop convenus, les conversations que nous avons pu avoir au cours des années, devant un verre, ici ou là, à échanger de choses sérieuses qui nous préoccupaient mais toujours avec ce sourire et cet humour qui veillaient à ce qu'on ne se prenne pas nous-mêmes si au sérieux qu'on se croie dans la Vérité-vraie. Je me souviens par exemple d'une rencontre il y a un an et demi, où me demandant s'il était judicieux que je tente de constituer un nouveau CA du Cercle freudien, je sollicitais ton avis : loin que tu énonces une réponse en place de l'autre, ce qui s'était dit entre nous m'avait ouvert sur un « possible peut-être » qui m'en laissait toute la responsabilité.

Ce *doigté* dont tu avais le secret, c'était tout l'art de l'analyste que tu as longuement pratiqué et c'est l'art qui l'a prolongé de l'écrivain que tu es devenu. Mais c'était d'abord ton art de vivre qui les enveloppait, et qu'on pourrait condenser dans cet « art du presque » ou cette « pratique de l'illusion » comme tu en parles dans un magnifique article de la revue *Che Vuoi ?* reprenant une intervention à un colloque intitulé « *Des/illusions* » (2014). Pensée a priori paradoxale, voire à contre-courant si on se souvient que la psychanalyse, et une certaine littérature, se vouent d'abord à défaire des illusions qui aliènent les sujets et entravent leur vivance. Sans doute, mais jusqu'où ? Jusqu'à un cynique ou mélancolique « pas/plus d'illusion » ? Il y a un reste que tu t'es employé à faire valoir, et qui est essentiel : « *il n'a rien à voir avec la foi, écris -tu, mais fonde une exigence* ». Celle de « donner « *raison au désir qui ne saurait se priver d'une part d'imaginaire* », illusion de passage, passagère et pour passer, à laquelle il s'agit moins de croire qu'en soutenir le possible d'un « *on dirait que...* » comme le disent les enfants.

L'avenir d'une illusion n'est pas ici la religieuse que Freud interroge dans son livre éponyme, c'est l'à venir (eux deux mots) d'un « brin d'illusion », une

« *presqu'illusion* », terme que tu as forgé et donne le titre de cet article, et qui, selon un délicieux jeu de mots, devient sous ta plume « *presqu'île, usons* ». Usons de ce *presque*, en « *acceptant l'incertitude* », par quoi « *quelque chose devient possible, sans plus* », càd sans croire la réaliser immanquablement mais sans ne pas croire à son appel à en vivre l'exigence, « *le désir faisant loi* ».

Chez Claude, pas de **IL** en son impersonnalité sans âme, ai-je dit au début, mais un appel discret et constant à chacun « **chercher son île** *pour continuer de construire et conduire son existence ou simplement vivre mieux* ». Une éthique du désir, qui sous son apparence de modeste sagesse, pourrait bien être subversive dans ces temps où l'on décourage tout avenir, sinon délirant.

Merci Claude, avec toi pour toujours, peut-être.

## *Pascale Hassoun*

### **Ami Claude**

L'Irlande, un été, l'été 76, tellement chaud que les bonnes sœurs comme des oiseaux piaillaient sur la plage se déshabillant, enlevant leurs cornettes, pour se plonger dans la mer.... Un tel événement saugrenu te dit sûrement quelque chose. L'Irlande avec Minh qui prenant conscience de son statut particulier s'interrogeait sur sa filiation et nous interrogeait sur notre capacité à lui répondre d'une manière pas trop .... Car nous étions censés être les gens les plus intelligents de notre société n'ayant pas eu des parcours classiques, l'Égypte et le communisme pour l'un, Jacques, les planches avec Marcel Maréchal et Armand Gatti pour les autres, Franceline et toi. Oui toi aussi tu es monté sur les planches entraîné par Franceline mais tu as surtout été le journaliste des théâtres, Jean Jacques Hoquart peut en témoigner. Nous étions des vincennois convaincus au point d'y emmener nos enfants Minh et Judith 2 ans profiter de l'éducation ouvrant à l'autonomie et à la mixité. Franceline étudie la sociologie, surtout celle de Bourdieu et toi ? Je ne sais plus, peut être es-tu déjà occupé par les thérapies par le rêve éveillé. Une anecdote : Notre plaisir à voguer en eau tourbillonnante nous a même amené à parier sur Gérard, militant de la ligue communiste, habile de ses mains, capable de tout faire. Il a repeint votre appartement, il pourrait donc non pas repeindre mais monter murs et planchers dans notre nouvelle maison de Mirabel en Ardèche... cruelle désillusion, ce que Gérard aimait et il n'était pas le seul, était les discussions à refaire le monde, la maison attendra. Est-ce que nous t'en avons voulu ? Peut-être bien, mais on en a surtout bien ri. On ne va pas se démoraliser pour autant : Avec Minh et Franceline tu viens passer les deux étés suivants à l'hôtel du Nord de Villeneuve de berg....

Étonnantes ces affinités qui se tissent et tissent un espace entre nous alors que nos histoires, nos origines sont si éloignées les unes des autres. Mais tu n'aimes pas ce recours à l'origine. Tu revendiques plutôt la multi appartenance, le pluriel. Tu préfères la trace à l'origine. Tu préfères l'impulsion donnée par les traces. «La trace dessine un parcours labyrinthique », écris-tu et tu ajoutes « il n'y a pas de retour possible au point d'origine. Quelle est ma vérité subjective, te demandes-tu ? Je te cite : « Cette construction d'une vérité d'origine subjective s'est faite à partir d'un itinéraire en aveugle dans le labyrinthe des traces.... d'un itinéraire en aveugle écris-tu. Cela me rappelle le « tracer » comme geste de ces « enfants-là »

si chers à Deligny. Oui tu as pu ainsi visiter par toi-même, ces lieux mémoriaux ou les deux histoires, la petite et la grande, se croisent. Tout en restant au plus près d'un réel lourd, la Shoah, le Vietnam, la mort, mais aussi l'amour, tu as voulu le faire avec la plus de légèreté possible, privilégiant la forme fictionnelle, celle de la nouvelle et du roman.

Comment laisser une trace de soi, comment faire trace ? Aujourd'hui Claude je voudrais te dire la trace que tu as laissée en moi. Ta mort me laisse avec ces traces. Tout se passe comme si il fallait que tu sois mort pour que je puisse sentir ces traces. N'est-ce pas la mort de l'un qui donne consistance aux traces laissées en l'autre ? Traces d'une présence amie, un peu moqueuse pour ne pas se prendre au sérieux, traces d'une grande disponibilité pour l'autre, une nécessaire reconnaissance de la dignité ou indignité de l'autre, je pense à Maria, il n'était pas question qu'elle se mette au travail avant de s'être assise pour prendre un café avec toi, traces d'une délicatesse et d'une grande sensibilité et même d'un certain savoir : un jour je t'avais demandé : comment fait-on pour tomber amoureux/amoureuse ? Tu m'avais répondu : par le regard, offre ton regard, offre-toi au regard.

J'ai découvert un peu plus tard après la mort de Franceline à quel point tu étais habité par la question du regard comme le titre de ton roman *Vos yeux d'absence* le traduit si bien.

Tu écris dans le labyrinthe que tu inventes, certes, mais pas sans t'arrêter à la figure du témoin. Position à laquelle tu attaches la plus grande importance. Nous avons lu ensemble le texte de Jean Amery *Par delà le crime et le châtement. Essai pour surmonter l'insurmontable*. Pour toi il n'y avait pas à déterminer si ce texte était le texte d'un acteur, celui qui avait subi l'intolérable ou celui d'un témoin. Il te paraissait que ce texte était le texte d'un acteur-témoin de lui-même. Il semble que dans tes textes c'est ce que tu as cherché à faire.

« Rien n'interdit de faire fructifier un héritage et d'une blessure chacun peut faire une richesse », écris-tu dans *Vos yeux d'absence*, roman. 2014. C'est ce que tu n'as cessé de faire. Toi dont « le père est un exilé et donc un blessé de la langue », tu as cultivé la langue, non seulement tu l'as reconnue mais tu l'as soignée et aimée infiniment. Résonnent les jeux de mots qui surgissent et brisent le trop sérieux ou l'ennuyeux ; le clin d'œil du poète, le goût du mot ou même encore plus de la métaphore qui ouvre au plus précis et au plus large. Tu n'as cessé d'écrire, à mon avis sans être assez reconnu, une écriture jamais savante mais toujours au plus près de ton réel, donnant voix et figuration, non, plus que figuration, ce serait plus juste de dire donnant réalité à la vastitude du vécu intérieur, au sein duquel les peurs de l'enfant et ses premiers émois sexuels.

Tu ajoutes que « ta blessure à toi c'est l'appui aléatoire sur le regard et le nomadisme entre les langues ». Ce nomadisme tu n'as cessé d'en faire une richesse. Le regard tu l'as mis au travail dans ton beau livre *Vos yeux d'absence*.

Tu le poursuis ce regard pour en déceler l'impact dans le champ érotique, certes, mais aussi lorsqu'il s'absente associé à la tristesse ou/et à la mort, mort qui fait aussi l'objet de ton livre.

Rien n'interdit de faire fructifier un héritage écris-tu. En effet non seulement l'héritage familial mais aussi l'héritage socio-politique. Avec ta femme Franceline vous vous êtes retrouvés engagés, concernés par la guerre du Vietnam, ce qui vous a amené à adopter un petit garçon Minh.

J'ai envie Claude de reprendre les mots avec lesquels tu as parlé de la mort de ton ami Jacques Hassoun en disant que celui-ci avait été *interrompu*. Ne pourrions-nous pas dire la même chose en ce qui te concerne : que tu as été interrompu, Ne pourrions-nous pas, reprenant tes mots, affirmer que tu n'as pas dit ton dernier mot. « Pas étonnant puisque le dernier mot est toujours prononcé par le suivant pour que le suivant s'en saisisse provisoirement. Le dernier mot n'appartient à personne. Il est destiné à un autre, il se doit d'être passé » Saurons-nous en faire quelque chose ?

Mais à 17h45 les sifflets de la nostalgie siffleront-ils comme tu les attendais sans les attendre, sachant que de toute façon ils viendraient, comme le point au bout de la phrase, écris-tu en t'amusant. Maintenant que tu as tout ton temps tu retrouveras peut être ces sifflets des gardiens du cimetière qui inviteront les vivants à rentrer chez eux et laisseront les morts divaguaient entr'eux.

Que dirais-tu une fois mort ? Nous t'écoutons : « Je me dis que une fois mort, je voudrais continuer d'être un juif agnostique, sensible à ce que chacun trouve et assume de sa singularité de sujet et de citoyen. Je voudrais continuer d'être triste de la mort de l'autre et désespéré de me sentir impuissant à contribuer à moins de barbarie et d'obscurantisme. Je voudrais être en colère contre les monuments et devoirs de mémoire, à mes yeux empêchant de penser et invitant à la récurrence »

Tu ajoutes ceci Claude : « A toi Lea, à toi Noël, de vous saisir de ces graffitis qui partent de mon stylo pour en faire ce que vous pourrez ou ce que bon vous semble » Tu pensais sans cesse à eux, tes petits enfants.

Claude , avant de prendre congé, laisse-moi revenir au poète et au père évoquant les traces de soi qui s'inscrivent en l'autre et les traces de l'autre qui s'inscrivent en soi et qui peuvent faire sens : « Mon fils finit de manger sa mandarine tranche après tranche. Lorsqu'il a terminé, je lui prends alors la main que je maintiens quelques instants dans la mienne. Un peu plus tard, j'ai dans ma main la trace de l'odeur de la mandarine. J'ai dans la main la trace de mon fils. J'ai dans la main le souvenir de la première mandarine qu'il fallait lui donner tranche après tranche. J'ai dans la main l'histoire de mon fils. J'ai dans la main toute ma paternité : son origine et sa construction. Trace de l'odeur de mandarine, de la première à celle de ce jour-là et à toutes celles qu'il a mangées sans moi et qu'il mangera encore pour que la paternité se pérennise.

Je ne suis pas certain de l'avoir su ainsi avant de l'écrire »

Claude moi non plus je ne suis pas certaine d'avoir su combien tu es quelqu'un d'immense avant de cheminer dans ce que tu nous laisses. Mais j'ai toujours su combien tu m'étais précieux et combien tu comptais pour moi.

Puisses-tu reposer en paix

Je t'aime. Tu me manques déjà

Pascale

## *Karine Murdza*

« Quel mal il y aurait, le soir venant, à circuler entre les tombes des gens illustres ou inconnus ? Les premiers à la faveur de l'obscurité, pourraient peut-être transmettre un savoir qui ne peut se murmurer sans témoin, dans la solitude nocturne : des mots inconnus, des idées nouvelles pour les vivants, des images poétiques que le déroulement de l'existence quotidienne rend inaccessibles. Ils auraient sans doute été bien contents de pouvoir, enfin, parler du fond de leur tombe, puisque le grand jour les rendait muets. »

Ces mots, se sont les tiens, Claude.

Il y a vingt ans, tu écrivais « Les sifflets de la nostalgie », une nouvelle que j'aime beaucoup. Tu y racontais la place qu'avait pris dans ta vie le sifflet à roulettes des gardiens du cimetière du Montparnasse, qui résonnaient à heure fixe et que tu entendais de ton cabinet...

De fil en aiguille, tu te demandais pourquoi les cimetières sont fermés la nuit et tu t'imaginais te promener parmi les tombes à la nuit tombée.

Plus loin dans cette nouvelle, tu t'adressais à une femme imaginaire et à ton petit-fils :

« Utopie, dites-vous, ma chère Elise ? Mais non. C'est à toi, maintenant, d'accommoder ma folie à ta propre sauce, si tant est que cela chatouille quelque peu ton œil et ton oreille. A toi, Élise, que je ne connais pas, à toi Noël que je connais si bien et pas encore assez, de vous saisir de ces graffitis qui sortent de mon stylo pour en faire ce que vous pourrez ou ce que bon vous semblera ».

Je réalise aujourd'hui que ça fait 27 ans qu'on se connaît ... Tout a commencé dans ton cabinet avenue du Maine, où je suis venue la première fois pour une demande de stage de maîtrise. C'est dans le service de psychiatrie adulte à l'hôpital des Murets que tu m'as transmis ton savoir-être et ton savoir-faire de psychanalyste.

Tu m'as dit : « Le rôle du psychanalyste en institution, ce n'est pas de s'y croire mais de s'y tenir ».

Transmettre la psychanalyse aux futurs cliniciens était primordial pour toi. Ça a d'abord été une rencontre intellectuelle, ou plutôt un événement, de te connaître comme analyste. Plus tard, tu as été l'un des premiers psychanalystes à me reconnaître comme tel.

Puis j'ai terminé mes études, travaillé en province, et quelques années plus tard, alors que je revenais vivre à Paris, j'ai eu envie de te revoir. Alors j'ai osé passer un coup de fil et lorsque je t'ai demandé « est-ce que vous vous souvenez de moi

? », tu m'as dit « oui bien sûr » et c'est là que tout a commencé. Je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite, la grande différence d'âge entre nous ne me permettait pas de m'autoriser à réaliser ce qui se passait pour moi : j'étais en train de m'élever en amour avec toi, comme le dit l'expression chinoise.

Après trois années, à se parler autour d'un café, d'un film ou d'un concert de jazz, on a décidé de sauter le pas tous les deux et de se lancer dans la vie ensemble côte à côte. Remplis de fous de rires - tu étais toujours près à faire le pitre - de voyages, surtout au Vietnam pour aller voir la famille, d'amitié et de psychanalyse, nous avons été très heureux, et nous le savions puisque nous nous le disions. Avec toi, c'était tellement facile de parler, d'être écoutée et entendue. C'est d'ailleurs la première phrase qui m'est venue à l'esprit quand tu as « cassé ta pipe » comme tu le disais ou le prévoyais : je me suis dit « mais avec qui je vais parler maintenant » ?

Jusqu'au bout, tu as été dans la vie, justement tu t'y es tenu dans la vie. Passionné d'art, ton appartement en est le témoin, de littérature, de danse contemporaine, de théâtre, tu as été toi-même comédien avant d'être psychanalyste, journaliste aussi.

Toujours passionné par l'écoute de tes patients, impliqué dans notre groupe de travail avec Pascale et Annie, tu nous faisais réfléchir avec des formulations qui étaient bien à toi. Tu savais affirmer tes convictions, et transmettre.

Pour reprendre les mots du titre génial de ton roman, maintenant c'est moi qui vais devoir faire avec tes « yeux d'absence ».

Karine Murdza le 16 février 2024



*Nicole Sorand*

A Claude, février 2024.

Claude S. était doué pour mêler l'analyse à l'amitié si bien que l'un ne se dissociait plus de l'autre, faisant « disparaître la couture qui les a jointes et ne la retrouvent plus ».

J'ai eu la chance de rencontrer Claude en mars 2015 dans le CA de Philippe Beucké. Ce CA comme le rappelle Laurence Gilloire a été pour chacun de nous, une expérience exceptionnelle de travail associé à l'amitié.

Claude aimait instaurer le dialogue. Un dialogue qui acceptait le désaccord, sans oublier l'humour et le rire !

Les discussions avec Claude étaient à bâtons rompus et libres, toujours prêt à accueillir quelque chose d'inédit, de nouveau et relié intimement à son expérience de l'analyse. Les discussions étaient toujours associées explicitement ou implicitement à son expérience de l'analyse, que ce soit la sienne ou celle menée avec ses patients.

Pas de métalangage, de langue de bois, toujours à la recherche du mot sensible qui touche juste. Ça va de soi, quand on est amoureux de la langue ! Aucune position d'ascendant, ni de sachant dans notre groupe.

Les liens se sont poursuivis au-delà de ce CA, régulièrement autour d'un verre ou d'un diner avec toujours beaucoup de chaleur, d'émotions et d'amitiés.

Tu nous manques déjà, cher Claude,

Nicole Sorand

**Marcel Proust | Vue de Delft de Ver Meer | Bergotte : C'est ainsi que j'aurais dû écrire. Plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune**

Il mourut dans les circonstances suivantes : une crise d'urémie assez légère était cause qu'on lui avait prescrit le repos. Mais un critique ayant écrit que dans la *Vue de Delft* de Ver Meer (prêté par le musée de La Haye pour une exposition hollandaise), tableau qu'il adorait et croyait connaître très bien, un petit pan de mur jaune (qu'il ne se rappelait pas) était si bien peint qu'il était, si on le regardait seul, comme une précieuse oeuvre d'art chinoise, d'une beauté qui se suffirait à elle-même, Bergotte mangea quelques pommes de terre, sortit et entra à l'exposition. Dès les premières marches qu'il eut à gravir, il fut pris d'étourdissements. Il passa devant plusieurs tableaux et eut l'impression de la sécheresse et de l'inutilité d'un art si factice, et qui ne valait pas les courants d'air et de soleil d'un palazzo de Venise, ou d'une simple maison au bord de la mer. Enfin il fut devant le Ver Meer qu'il se rappelait plus éclatant, plus différent de tout ce qu'il connaissait, mais où, grâce à l'article du critique, il remarqua pour la première fois des petits personnages en bleu, que le sable était rose, et enfin la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune. Ses étourdissements augmentaient ; il attachait son regard, comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir, au précieux petit pan de mur. « C'est ainsi que j'aurais dû écrire, disait-il. Mes derniers livres sont trop secs, il aurait fallu passer plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune. » Cependant la gravité de ses étourdissements ne lui échappait pas. Dans une céleste balance lui apparaissait, chargeant l'un des plateaux, sa propre vie, tandis que l'autre contenait le petit pan de mur si bien peint en jaune. Il sentait qu'il avait imprudemment donné la première pour le second. « Je ne voudrais pourtant pas, se dit-il, être pour les journaux du soir le fait divers de cette exposition. » Il se répétait : « Petit pan de mur jaune avec un auvent, petit pan de mur jaune. » Cependant il s'abattit sur un canapé circulaire ; aussi brusquement il cessa de penser que sa vie était en jeu et, revenant à l'optimisme, se dit : « C'est une simple indigestion que m'ont donnée ces pommes de terre pas assez cuites, ce n'est rien. » Un nouveau coup l'abattit, il roula du canapé par terre où accoururent tous les visiteurs et gardiens. Il était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Certes, les expériences spirites pas plus que les dogmes religieux n'apportent de preuve que l'âme subsiste. Ce qu'on peut dire, c'est que tout se passe dans notre vie comme si nous y entrions avec le faix d'obligations contractées dans une vie antérieure ; il n'y a aucune raison dans nos conditions de vie sur cette terre pour que nous nous croyions obligés à faire le bien, à être délicats, même à être polis, ni pour l'artiste athée à ce qu'il se croie obligé de recommencer vingt fois un

morceau dont l'admiration qu'il excitera importera peu à son corps mangé par les vers, comme le pan de mur jaune que peignit avec tant de science et de raffinement un artiste à jamais inconnu, à peine identifié sous le nom de Ver Meer.

Toutes ces obligations qui n'ont pas leur sanction dans la vie présente semblent appartenir à un monde différent, fondé sur la bonté, le scrupule, le sacrifice, un monde entièrement différent de celui-ci, et dont nous sortons pour naître à cette terre, avant peut-être d'y retourner, revivre sous l'empire de ces lois inconnues auxquelles nous avons obéi parce que nous en portons l'enseignement en nous, sans savoir qui les y avait tracées, ces lois dont tout travail profond de l'intelligence nous rapproche et qui sont invisibles seulement – et encore ! – pour les sots. De sorte que l'idée que Bergotte n'était pas mort à jamais est sans invraisemblance.

On l'enterra, mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres, disposés trois par trois, veillaient comme des anges aux ailes déployées et semblaient pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection.

Valérie Waill-Blévis